



Bouguen Jean : Né le 21-02-1918 à Plougastel-Daoulas ; 1944, prêtre et professeur au petit séminaire de Pont-Croix ; 1946, vicaire à Loctudy puis instituteur à Saint-Charles de Kerfeunteun ; 1952, vicaire à Landeleau ; 1956, prêtre résidant à Hanvec ; décédé le 21-02-1958.

Étude : *Semaine religieuse de Quimper et Léon*, 1959 p. 75-77.

Le soir du 21 février 1958, l'abbé Jean Bouguen fête son quarantième anniversaire. Dans l'intimité, car le mal dont il souffre depuis deux ans fait des progrès sensibles et l'oblige à carder le lit. Dans la joie cependant, une joie toute discrète, la dernière déclaration du Docteur ne permettant aucune illusion. Ce seront ses derniers instants de bonheur sur terre : c'est l'heure choisie par Dieu pour le départ.

L'abbé Jean Bouguen fut trop modeste et trop humble pour attirer sur lui l'attention des hommes, mis à ceux que lui confia la Providence et ceux qui eurent le privilège de partager son amitié et de découvrir ainsi sa délicatesse, sa bonté d'âme, son abandon confiant à la volonté divine. Il naquit le 21 Février 1918 au bourg de Plougastel-Daoulas. De bonne heure, il prend la route de l'école Saint-Pierre, et, tout jeune, il manifeste le désir d'être prêtre. Ses parents, chrétiens solides et désintéressés, aident à se développer ce qui leur paraît être les débuts d'une vocation. Dès l'âge de sept ans, il sert la messe tous les matins à l'église paroissiale. A l'époque, la rue Armorique est mal éclairée et le petit Jean, pas trop rassuré, court vers l'église dans l'obscurité des ruelles endormies. Au contact des cérémonies son idéal se précise et s'affermir, si bien qu'en Octobre 1929 il entre au collège de Lesneven, pour en sortir avec le Baccalauréat en 1936.

Il quitte la soutane de sacristain pour celle de grand séminariste. En 1938, c'est la caserne. La guerre survient alors qu'il termine son service militaire. Son régiment monte la garde à la frontière du Luxembourg jusqu'à l'attaque de Mai. Le dimanche 10 juin 1940, son bataillon est encerclé, près de Rethel, par les blindés allemands. Au moment de la reddition, il a la bonne inspiration, et la chance, de se sauver et évite ainsi la captivité. Il attribue sa réussite, non à une prouesse personnelle, mais à la protection de la Sainte Vierge. N'écrit-il pas, quelques jours plus tard, dans une lettre à sa famille « Je savais qu'à ce moment, comme tous les dimanches, vous étiez allés prier Notre-Dame de la Fontaine-Blanche pour moi ». Il échoue à Lavar, dans le Tarn, où le Curé l'accueille à bras ouverts. Pendant trois mois le presbytère est sa maison, et son occupation les enfants du Patronage.

Ordonné prêtre le 20 Mars 1944, il est aussitôt nommé au Petit Séminaire de Pont-Croix comme professeur d'anglais, pour remplacer un confrère contraint au repos. Son zèle ne se limite pas à ses occupations professionnelles : il a une plus haute conception de sa mission d'éducateur chrétien, et il recherche une formation totale de l'élève. Le mouvement « Cœurs Vaillants » lui fournit l'occasion de faire germer le sens du dévouement enfoui dans les jeunes cœurs, et bientôt les réalisations apostoliques de son équipe débordent les vieilles murailles de Saint-Vincent.

En Août 1944, il est en vacances à Plougastel lors des combats du siège de Brest. Les Allemands se terrent dans la presqu'île, les habitants s'enferment chez eux, malgré le risque que leur font courir

les balles ennemies et obus libérateurs. La paroisse est divisée en quartiers, doté chacun d'un poste de secours avec un prêtre et des infirmiers. Jean Bouguen se met à la disposition de M. le Curé, qui lui confie Saint-Trémeur. Le poste est une tranchée près de la chapelle. Là, il panse, prie et fait prier, distribue les sacrements, fait même des enterrements. De là il assiste au martyre de l'église de sa première messe.

En 1946, il est nommé vicaire à Loctudy. Il n'y reste que quelques mois. Une lettre de M. le vicaire général Moënnier lui apprend sa nomination à Kerfeunteun : « Monseigneur le Vicaire Capitulaire n'a pas perdu de vue la nostalgie de l'enseignement que vous avez manifestée en quittant Pont-Croix. Son Excellence vous renvoie au ministère de l'enseignement en vous nommant à l'école Saint-Charles de Kerfeunteun ». Là il se donne à son enseignement et lorsque c'est possible, il se plaît à rendre service aux recteurs des environs les dimanches et fêtes. En novembre 1951, son état de santé l'oblige à prendre quelques semaines de repos et à renoncer définitivement à ce ministère.

Remis de sa fatigue, il est nommé vicaire à Landeleau. Il s'adapte rapidement au ministère paroissial, grâce, dit-il, aux conseils et à l'exemple de son jeune recteur. Il s'occupe activement de la Section des jeunes gens de la J.A.C. ; il assure le catéchisme deux fois la semaine aux enfants d'une école de hameau intercommunal, à Penity Saint-Laurent, à 8 km du bourg. Très dévot à la Sainte Vierge depuis son enfance, il organise tous les soirs dans les fermes, en Mai et en Octobre, des réunions de prières très suivies. Il trouve encore le temps de rendre service à tous ceux qui ont besoin d'un coup de main.

Aussi, quatre ans plus tard, le départ de cet excellent confrère sera-t-il regretté de tous ses voisins. Un soir de Mars 1956, au cours d'une réunion de jeunes gens à la campagne, il se sent pris d'un malaise aux reins. Il n'y attache pas d'importance : simple malaise dû au froid, sans doute ! Le mal persiste, cependant, et le médecin conseille le repos. En Avril il quitte Landeleau et se retire chez son frère, au presbytère de Hanvec. Repos complet, avec la souffrance morale que cela comporte pour qui aime l'action et n'a pas encore renoncé au désir humain de vivre. C'est le début du dépouillement progressif. Il peut célébrer sa messe, réciter son bréviaire, consacrer de longs moments à la prière. Puis la vue baisse et lui interdit toute lecture prolongée. Il est heureux de chanter la grand'messe le dimanche, d'aider aux confessions et de faire quelques remplacements. Le moral reste haut : pas de souffrance physique, il est en famille et Rumengol n'est pas loin. Tous les dimanches et souvent sur semaine, il récite devant la Vierge de nombreux *Ave Maria*.

Son état de santé restant stationnaire, il demande au médecin s'il ne pourrait solliciter un petit poste. « Y'en a-t-il d'assez petit pour vous ? », lui répond celui-ci. Se peut-il qu'il soit à ce point ? Il reste un dernier espoir : un Professeur de la Faculté de Paris aurait quelque chance, croit-on, de réussir là où tous les autres ont échoué. Un séjour de trois semaines à Paris a pour tout résultat un verdict sans appel : maladie très grave, peut-être un an ou dix-huit mois de vie, constamment à la merci d'une congestion cérébrale ou d'un œdème du poumon.

A partir de janvier il y a une baisse sérieuse : Jean dit sa messe à 11 heures, il doit se contenter d'une partie de son bréviaire. Malgré la fatigue de plus en plus pénible, il tient à chanter la grand'messe, et d'une semaine à l'autre on remarque maintenant le déclin fatal. Il continue cependant de s'intéresser à la vie paroissiale et se réjouit spécialement du succès de la veillée mariale du 11 février. Sa piété filiale pour Notre-Dame et sa soumission joyeuse à la volonté de Dieu n'y seraient-elles pas pour quelque chose ?

Le 17 fut le jour de sa dernière messe. Il demande à son frère de lui porter désormais la Sainte Communion tous les jours. Il regrette qu'en cette année du centenaire des apparitions, il ne puisse célébrer la messe de sainte Bernadette, car il a pour elle une dévotion spéciale. Il fait quelques

allusions au départ qu'il sent proche. Le 21, il exprime le désir que son frère et son vicaire se réunissent dans sa chambre pour fêter amicalement son anniversaire. Il lève son verre de tisane à ses quarante ans. Très gai, il rappelle à M. le Vicaire des souvenirs communs de leur vie militaire dans le Midi. Deux heures plus tard, il est terrassé par la congestion cérébrale redoutée. Il garde sa lucidité : « Je l'ai dit », répond-il à son frère qui l'engage à réciter son acte de contrition. Le temps de recevoir l'Extrême-Onction et l'Indulgence de la bonne mort, il a déjà perdu l'usage de la parole. Par gestes il fait ses adieux à son frère et à son vicaire et réclame la relique de Sainte Bernadette placée près de son lit.

Il accepta la mort comme il avait accepté la maladie : avec simplicité et avec foi : comme l'appel du Père Miséricordieux à venir partager son royaume de bonheur et de paix.

F. C.

*Semaine Religieuse de Quimper et Léon, 1959, p.75.*